

Recherches sociographiques



Marguerite Michelle CÔTÉ, *Les jeunes de la rue*

Madeleine Gauthier

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056683ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056683ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauthier, M. (1992). Compte rendu de [Marguerite Michelle CÔTÉ, *Les jeunes de la rue*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 149–150.

<https://doi.org/10.7202/056683ar>

Marguerite Michelle Côté, *Les jeunes de la rue*, Montréal, Éditions Liber, 1991, 182 p.

Le nombre des travaux sur l'itinérance (ou l'errance) est presque aussi révélateur de l'importance attachée à cette réalité dans nos sociétés que le contenu des ouvrages qui en traitent. Les analyses, en particulier les thèses, se sont multipliées depuis l'année des sans-abri, ce qui permet de suivre la trajectoire du phénomène. D'abord masculine, l'itinérance s'est répandue peu à peu chez les femmes et l'on constate aujourd'hui qu'elle est le fait de personnes de plus en plus jeunes, autant filles que garçons. C'est ici que prend place l'étude de Marguerite Michelle Côté sur les jeunes de la rue.

L'errance chez les jeunes n'est cependant pas nouvelle, ni récente : l'auteure nous le rappelle en nous ramenant, dès son introduction, à l'histoire des enfants abandonnés ou en évoquant les visages que prend cette réalité dans d'autres types de sociétés. Ce sera pour mieux interroger la spécificité du cas actuel à Montréal. Par le biais d'une enquête de terrain, elle a plus particulièrement suivi les itinéraires d'une vingtaine de jeunes qui errent dans les rues de Montréal et interviewé des gens dont la fonction les met en contact avec ces jeunes. Une première catégorisation des jeunes qui font l'objet de l'étude des classes parmi les errants. Ils ne suivent « aucun plan de déplacement » (p. 90) mais pratiquent le nomadisme comme mode de vie (p. 131), se mouvant sans fin et sans but dans un espace aux frontières bien délimitées : la ville souterraine, les lieux publics, les immeubles désaffectés tout autant que les centres d'hébergement, les bureaux de services sociaux ou les salles d'urgence des hôpitaux du centre ville (p. 39).

La manière d'aborder le sujet a ceci d'original que l'auteure accorde beaucoup de place — et l'on retrouve là sa qualité d'anthropologue — à ce qui frappe d'abord dans l'errance : la rue comme cadre de vie où se modèlent l'identité de l'errant, et le corps comme seul point d'ancrage. Des photographies viennent même appuyer les descriptions. Les lieux de l'errance sont marqués par « des murales, des graffiti, des ordures et de la musique » (p. 47), autant de manières de contester les normes de la société ambiante. Des signes corporels (coiffure, vêtement, tatouages) montrent comment le corps est « le principal lieu d'expression esthétique, culturelle et sociale » (p. 101) chez ces jeunes. À travers leur corps et du seul fait de leur apparence, ils exercent un pouvoir certain sur la société par la possibilité qu'ils ont de faire peur (p. 102). L'auteure fait ressortir en cela ce qui, dans l'errance et dans l'itinérance, agresse au plus haut point : leur visibilité. Parce qu'elles montrent ce que l'on voudrait cacher, elles transgressent les codes de la société « centrale » (p. 77).

Autre trait nouveau, Marguerite Michelle Côté présente le phénomène de l'errance comme un processus : devant un type particulier de violence ou d'abandon, le jeune choisit petit à petit de fuir. Cette fuite constitue une stratégie de survie : fuite physique, il va sans dire, mais surtout fuite psychologique par le refus de réagir (p. 76-83), par des activités clandestines pour se nourrir ou se procurer de la drogue, par le faux-semblant qui consiste à ne pas paraître vulnérable pour ne pas être repéré (p. 126-130). De là, la difficulté pour les travailleurs sociaux de sortir le jeune d'un état qui est en lui-même l'expression du désir de vivre. Le départ définitif de la famille ou de la famille d'accueil se fait habituellement à la suite d'un cheminement : « il y aura des fugues, des sorties tous les soirs, des "ne pas rentrer dormir", puis ne plus rentrer du tout, ou encore des expulsions » (p. 83). Vient en même temps l'intégration à un groupe d'errants qui se fera par l'apprentissage de codes et de stéréotypes afin de « passer le test » (p. 92). L'errance aboutit souvent à différents types d'enfermement : toxicomanie, prostitution, d'où il est difficile de sortir à moins, comme le dit l'auteure, d'aller jusqu'au fond où deux

issues seulement sont possibles, la mort ou la cure (p. 131). Les statistiques montrent que la mort est plus fréquente dans ce milieu que partout ailleurs au même âge.

Comment un jeune peut-il en arriver là ? L'auteure décrit un certain nombre de facteurs de l'errance chez les jeunes, mais elle en retient deux que tous ceux qu'elle a rencontrés partagent : la violence et l'abandon (p. 73). Cette observation réfute les lieux communs qui circulent à propos de l'itinérance qu'on rattache habituellement au chômage et à l'origine socioéconomique (p. 34-35). Si toutes les catégories sociales s'y rencontrent, les jeunes errants ont ceci en commun qu'ils sont victimes de violence familiale ou institutionnelle : menaces psychologiques, agressions physiques jusqu'aux agressions sexuelles, permissivité qui ne fournit pas de repères, sentiment d'abandon, normes contradictoires (p. 70-74). Certains souffrent de problèmes psychiatriques (p. 86).

Dans quelle mesure la famille est-elle en cause ? Ce ne serait pas tant sa structure que l'image parentale qui serait responsable de la confusion qui pousse le jeune à fuir la réalité : père dominateur ou dont l'image est avilie, mère tyrannique, parents trop conciliants qui se soucient peu des enfants, parents semi-nomades et toxicomanes, etc. (p. 63-66). La contradiction dans les normes en provenance de la société ne ferait qu'ajouter à l'ambiguïté de la situation (p. 74). Là prendrait racine cette forme d'indistinction entre ce que l'auteure appelle le privé et le public (p. 54-55) où se construit le « no man's land » de l'errance, « à la limite de l'appropriation et de l'évincement » (p. 38). Le logement familial ne constitue pas davantage un chez-soi que « le réseau de partage d'appartement », l'entrepôt désaffecté, la piquerie ou la voiture d'un copain d'occasion.

Il est dommage que les informations provenant de l'enquête elle-même soient souvent perdues dans la revue des travaux sur le même sujet, sur des sujets apparentés ou sur les théories que l'auteure affectionne. Par exemple, au dernier chapitre, elle nous met en appétit dès les premières phrases lorsqu'elle annonce : « Certes les listes d'attente, les centres, le "dossier", font hésiter les jeunes à demander de l'aide. Mais est-ce suffisant pour expliquer leur méfiance et leur refus d'être secourus ? » (P. 135.) Il faudra une douzaine de pages de référence à des travaux sur l'agressivité ou sur l'adolescence avant de trouver une allusion à l'enquête dont il devrait être question, soit la manière dont est « interprétée » l'expérience d'errance des jeunes (p. 147) et qui conditionne le type d'intervention. Ces références ne sont certes pas hors de propos, mais elles auraient pu être rattachées d'une façon plus ténue au matériel d'enquête au lieu de s'y superposer. Dans l'ensemble du texte, il manque une intériorisation des résultats qui aurait pu rendre plus évidents les liens que l'auteure a cherché à établir entre ceux-ci et ses lectures.

Malgré cette faiblesse, le livre attire l'attention de manière originale sur le phénomène de l'errance. Il propose un cadre d'explication qui en laisse voir la complexité. C'est en cela qu'il peut être utile aux intervenants et jeter la base d'autres études. Il y aurait intérêt à pousser plus loin l'observation de la construction de l'espace à partir d'un non-lieu, l'absence d'enracinement familial ou autre, à une période de la vie qui constitue un autre non-lieu, entre la dépendance de l'enfance et l'autonomie de la vie adulte.

Madeleine GAUTHIER